

L'Empereur d'Autriche, à son tour, est, dit-on, sérieusement malade, et attaqué de convulsions nerveuses pleines de gravité. Ce qui n'apaise point la guerre de plume que se font les journaux autrichiens et prussiens, organes des rancunes de M. de Beust et de M. de Bismark. Qu'en sortira-t-il ? la guerre ? ce n'est pas le désir qui manque de part et d'autre, mais personne n'ose commencer.

Il faut avouer que les prétentions de M. de Bismark ne sont pas mal exorbitantes et que sa manière d'interpréter le traité de Prague doit en effet paraître à M. de Beust fort singulière.

“ Le traité de Prague, affirme-t-il, ne donne ni à l'Autriche, ni à aucune puissance le droit de s'occuper des alliances conclues ou à conclure entre la Prusse et les Etats de l'Allemagne du sud.”

C'est donc tout simplement exclure l'Autriche de l'Allemagne. On conçoit qu'une telle interprétation soulève bien des susceptibilités à Vienne et ailleurs, et ravive de vieilles haines qui ne tarderont peut-être pas à éclater.

Des lettres de St. Pétersbourg du 20 août, adressées à la *Presse*, renferment les plus intéressants détails sur l'évolution nouvelle que la politique russe accomplit en ce moment. L'insatiable ambition de la Prusse faisant une loi à la Russie de veiller à ses intérêts, cette dernière a cru devoir établir à sa frontière, du côté de la Prusse, un triple cordon de douanes, protégé par des troupes. Ce n'est pas tout : malgré les cris des négociants prussiens qui tiraient des grains de la Pologne russe, le gouvernement moscovite a concédé avec subvention à une compagnie, une ligne ferrée de Wilna au port de Libau par la Baltique. Par là tout le commerce des céréales de la Lithuanie, de la Volhynie, de la Podolie etc., aboutira bientôt à Libau. *C'est notre ruine*, se sont écriés les armateurs de Dantzig ; mais les Russes ont répondu que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, et se sont moqué des criailleries de ces honnêtes commerçants.

Par cette stratégie commerciale, la Russie préludait au changement qui s'opère dans sa politique extérieure. Cette politique s'est affichée presque sans ménagement dans l'entrevue que le prince Gortschakoff, passant par Berlin pour se rendre à Bade, a eue, il y a quelques semaines, avec M. de Bismark. Ces deux personnages ne s'aiment pas, et chacun d'eux trouve que la réputation de l'autre a été surfaite.

Dans cette entrevue, dont les détails ont été connus à Saint-Pétersbourg, le prince Gortschakoff, après avoir débuté avec sécheresse et froideur, se montra ironique et hautain. M. de Bismark, habitué pour peu qu'on l'irrite, à traiter tout le monde avec arrogance, se serait surpassé en cette occasion, s'il n'avait eu la certitude qu'il mécontenterait le roi Guillaume, qui ne veut pas se brouiller avec son neveu, l'Empereur de Russie, et qu'il risquerait peut-être sa grande situation.

Le prince Gortschakoff se plaignit, articula des griefs, sans dissimuler que la Russie *entendait sortir d'une fausse position pour ne prendre désormais conseil que de ses intérêts*. M. de Bismark s'excusa, nia, éluda, sans donner le change à un adversaire rompu à toutes les roueries diplomatiques. Dans une lettre qu'il écrivit peu après à Saint-Pétersbourg, le prince Gortschakoff disait : “ Je lui ai fait voir que nous pouvons nous passer de la Prusse, tandis qu'elle ne pourra jamais se passer longtemps de nous. Je ne lui ai fait grâce d'aucun tort et lui ai dit son fait assez